

Bruna CONCONI, « “Sans rien attribuer à fortune, comme les hommes profanes font” : l’intellectuel protestant aux prises avec le désordre de l’histoire », p. 1-18.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d’Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d’Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 — © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

13 juin 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l’Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l’Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l’Indre-et-Loire,
de l’Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Bruna Conconi

Université de Bologne

« Sans rien attribuer à fortune, comme les hommes profanes font » : l'intellectuel protestant aux prises avec le désordre de l'histoire

Les Anciens, [...] qui n'ont eu aucune cognoissance de Dieu, ont enquis soigneusement [...] comment [la terre] estoit gouvernée : [...] comment toutes les choses de ceste vie consistent par chacun temps, se changent, et prennent fin. [...] Ceux qui sont approchez plus pres de la verité, ont jugé [...] que necessairement tout tient le train que nous voyons. Et pourautant qu'ils estoient destituez de la vraye cognoissance de Dieu, ils ont appelé cela *Destinée*, comme une chose arrestée dès le commencement du monde, immobile et fichée, laquelle ne se peut éviter. Nous au contraire, de grace divine illuminez par la lampe de verité, sommes assurez que l'origine, l'arrest, l'avancement et gouvernement de toutes choses depend d'un seul Dieu. Car [...] il dresse les royaumes et Empires, et seul les maintient, seul les amplifie, et quand il luy plaist, les met bas. C'est luy qui les transfere puis à un peuple, puis à un autre : affin qu'asseurement le tenions pour ce Juppiter qui remplit toutes choses.¹

Le passage que nous venons de citer est tiré de l'*Oraison historique à Charles Quint* de Johann Sleidan, insérée à partir de 1561 par l'éditeur genevois Jean Crespin dans un gros volume in-folio recueillant toutes les traductions françaises de cet auteur, publiées avec succès au cours des années immédiatement précédentes².

1. « Deux Oraisons de Jean Sleidan, l'une à tous les Princes d'Alemagne et les Estats de l'Empire, l'autre à l'Empereur Charles cinquieme », dans *Les Œuvres de J. Sleidan qui concernent les histoires qu'il a escrites*, à Geneve, chez Jean Crespin, 1566, f^o 250v^o. Nos citations sont tirées de l'édition de 1566, la dernière publiée par Crespin, puisqu'elle est la plus riche en pièces liminaires et qu'elle contient, pour la première fois, la « Preface de Jean Sleidan sur l'histoire de Froissart » (parue en 1537 en latin, et ici traduite en français), à laquelle nous renverrons plus loin le lecteur.

2. Le succès extraordinaire des œuvres de Sleidan est attesté par ses coreligionnaires — « la gloire qu'il a acquise en cest endroit acroist de jour en jour » (Théodore de Bèze, *Les vrais pourtraits des hommes illustres en pieté et doctrine, du travail desquels Dieu s'est servi en ces derniers temps, pour remettre sus*

Si, à notre tour, nous avons voulu ouvrir notre intervention par *l'incipit* de l'un des historiens protestants de la Renaissance les plus lus, c'est que ce passage témoigne de façon évidente des liens existant entre les thématiques envisagées par le titre du colloque et la question du rapport entre tradition païenne et tradition chrétienne. C'est que celui-ci voudrait être l'agencement même de notre communication, qui prendra en examen la « petite bibliothèque historique » mise à la disposition du public de langue française par Crespin à partir des années 50 du XVI^e siècle³, mais qui se veut aussi la continuation d'une recherche en cours concernant la réception du modèle historique antique dans le milieu réformé⁴. Il a été question jusque là de repérer des déclarations d'intention et de montrer comment les théories des Anciens — la méthode thucydéenne notamment — avaient été reprises plus ou moins subrepticement, pour dire, en réalité, autre chose. Il va s'agir maintenant de passer des pièces liminaires aux textes pour voir si et comment, sans jamais renoncer à manifester la distance qui les sépare des « hommes profanes »⁵, Crespin, Sleidan, Eber, Hainaut et les autres ont dû ou voulu, d'une façon ou d'une autre, régler leurs comptes avec eux.

*la vraie Religion en divers pays de la Chrestienté. [...] Par Jean de Laon, 1581, p. 69), — mais aussi par ses détracteurs, comme Florimond de Raemond, d'après qui ce « Tite-Live des Lutheriens » serait « en la main d'un chacun, en toutes langues » (L'Histoire de la naissance, progrez et decadence de l'heresie de ce siecle, A Paris, Chez Charles Chastellain, 1605, f^o 3 r^o). Sur la « notoriété internationale », « prolongée par une postérité intellectuelle hors du commun », du « principal représentant de l'historiographie germanique du XVI^e siècle », voir l'étude de Laurence Druez, « L'humaniste allemand Jean Sleidan : de la diplomatie à l'histoire », *Cahiers de Clio*, automne 1995, 123, p. 20-21.*

3. « Si l'on considère les publications suivantes : l'ouvrage d'Eber sur le peuple juif, celui de Hainaut résumant l'histoire de l'Église, celui de Sleidan commentant les événements du règne de Charles Quint, enfin l'abrégé de l'histoire universelle du même Sleidan, on constate que Crespin réussit à mettre à la disposition du large public de langue française une petite bibliothèque historique ». Rodolphe Peter, « Les premiers ouvrages français imprimés à Strasbourg (suite) », *L'annuaire des amis du vieux-Strasbourg*, 1978, p. 37. Sur les nombreuses éditions des ouvrages parus chez Crespin, ainsi que sur les données biographiques concernant leurs auteurs et leurs traducteurs, nous renvoyons le lecteur aux études fondamentales de Jean-François Gilmont, *Bibliographie des éditions de Jean Crespin 1550-1572*, Verviers, Librairie P. M. Gason, 1981 et *Jean Crespin. Un éditeur réformé du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1981, à compléter, pour ce qui concerne la littérature critique sur Sleidan, avec Emil van der Vekene, *Johann Sleidan (Johann Philippson). Bibliographie seiner gedruckten Werke [...]. Mit einem bibliographischen Anhang zur Sleidan-Forschung*, Stuttgart, Anton Hiersemann Verlag, 1996, p. 373-378.

4. Bruna Conconi, « “Mais la voix divine nous a baillé autres regles” : l'historien protestant face au devoir d'une nouvelle méthode », dans *L'histoire en marge de l'histoire à la Renaissance*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2002, p. 157-176 et bibliographie, *ibid.* Les modalités de la présence thucydéenne dans le développement d'un texte — *l'Histoire memorable de l'histoire de Sancerre (1574)* — ont été l'objet d'une autre contribution, à laquelle nous renvoyons également le lecteur : Bruna Conconi, « “Quasi luci sint offundendæ ut illustretur tenebræ” : l'ombre de Thucydide sur la reddition de Sancerre », dans *Écritures de l'histoire (XIV^e-XVI^e siècle)*, Actes du Colloque International du Centre Montaigne, Bordeaux, 19-21 septembre 2002, éd. par D. Bohler et C. Magnien-Simonin, Genève, Droz, 2005, p. 83-111.

5. La citation touchant les « hommes profanes », contenue dans le titre de notre article, est tirée de la préface de Crespin à *L'Etat de l'Eglise* du pasteur Jean de Hainaut (« Jean Crespin, à l'Eglise de

Dans l'*incipit* de son *Oraison historiale*, Sleidan souligne — et pas seulement en lui attribuant une position de premier plan — la portée du problème du rapport entre Athènes et Jérusalem : le passage de l'univers païen à l'univers chrétien n'a pas eu lieu — dit-il — sans solution de continuité. Il ne s'agit pas simplement d'une substitution de nom (attaque plus ou moins voilée contre l'opportunisme des catholiques et contre leurs relations trop « accommodantes » avec les « gentils ») et même pas, ou du moins pas seulement, du passage du polythéisme au monothéisme. Ce qui sépare et rend inconciliables les visions païenne et chrétienne de l'histoire, c'est plutôt la présence d'un ordre, d'un plan, qui prévoit un début et une fin⁶. Et même le lecteur peu averti auquel ces livres prétendent être adressés, aura reconnu le renvoi au verset de Daniel — « deus imperia transfert et stabilit » (2, 21) —, au livre qui avait offert aux Juifs et ensuite aux Chrétiens l'un des principaux schémas d'élaboration de l'histoire universelle : schéma qui oppose au caractère immuable de l'« ordonnance » divine et de l'« historia salutis » du peuple élu, la confusion et dégénérescence progressive du monde d'ici-bas (la statue du songe du plus célèbre des rois de Babylone, dont les différentes parties, de matières de plus en plus fragiles, symbolisent la progressive précarité des empires qui se sont succédé au cours du temps)⁷.

Jesus Christ », dans [Jean de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise, avec le Discours des temps, depuis les Apostres, jusques à present. Augmenté et reveu*, [Genève, Jean Crespin], 1562, f° 44r°. Sauf en cas de variantes significatives, l'édition utilisée dans ce travail est celle de 1562, revue par l'éditeur et ses collaborateurs (voir J.-F. Gilmont, *Jean Crespin, op. cit.*, p. 151-152) ; elle contient en effet, outre cette pièce liminaire, légèrement épaissie par rapport à la première édition, un nouvel « Advertissement » de Crespin.

6. Voir Arnaldo Momigliano, « Historiographie perse, historiographie grecque et historiographie juive », dans *Les Fondations du savoir historique*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, notamment le paragraphe VI du premier chapitre, aux p. 19-23.

7. Image qu'on retrouve également dans la préface de Crespin, qui précède le texte de Hainaut — « outreplus, tant de changemens et mutations estranges, lesquelles le discours des temps nous ameine, nous remonstrent quelle peut estre la fermeté et felicité de toute la machine du monde, et quelle peut estre la condition commune des hommes. Comme de faict il n'y a rien sous le soleil tant bien reiglé, tant bien ordonné et establi soit-il, qui ne soit sujet à divers changemens. [...] La seule Eglise du Seigneur demeure ferme » (« Jean Crespin, à l'Eglise de Jesus Christ », dans [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, f° 43r°) — ou dans les vers de Jean Tagaut traduits par Goulart, introduisant l'édition de 1570 (la dernière revue personnellement par Crespin) du martyrologe : « Et combien qu'il manie et les cœurs et les mains,/Qu'il guide tant de bruits et changemens humains,/Tant et tant d'accidens : son conseil admirable/Demeure toutesfois à jamais immuable » (« Vœu pour les martyrs à Dieu tout bon et tout-puissant », dans *Histoire des vrais Tesmoins de la verité de l'Evangile, qui de leur sang l'ont signée, depuis Jean Hus jusques au temps present*, [Genève], L'ancre de Jean Crespin, 1570, f° 33r°-v°). Et encore chez Eber — « toujours il y a quelque vraye Eglise de Dieu permanente, mesme en ceste vie mortelle » (« Paul Eber de Kittingen, à Frideric Bernbec », dans *L'Etat de la Religion et Republique du peuple Judaique, Depuis le retour de l'exil de Babylone jusques au dernier saccagement de Jerusalem : Par Paul Eber ministre de Wittemberg*, [Genève], Chez Jean Crespin, 1561, f° 6r°) — ou Sleidan : « Christ [...] viendra tost apres ces afflictions [...] et transportera les siens

C'est justement à ce niveau — au niveau des « mutations » et des « changemens », des « renversemens », des « revolutions » et des « accidens », pour reprendre la terminologie qui revient de façon systématique⁸ — qu'il est important de montrer, dans les livres de Sleidan et des autres historiens, comment le désordre du présent fait partie d'un ordre, rentre dans un plan bien précis⁹. Surtout si l'on n'est pas du côté des vainqueurs. Et c'est à ce niveau, en outre, que le rapport avec la tradition païenne devient incontournable. D'un côté, en effet, pour bien interpréter et comprendre le plan supérieur dévoilé par les livres prophétiques, il est nécessaire de connaître les événements qui font l'objet de leur message, également contenus dans les textes des auteurs profanes : « apres la Bible il faut consequemment cognoistre tout ce qui est escrit des autres nations. Car rien quasi ne peut advenir, dont quelque image n'ait esté jadis pourtraite », écrit Sleidan¹⁰. De l'autre, comme Arnaldo Momigliano l'a observé, aucune his-

en une ferme et paisible demourance » (*Trois Livres des quatre Empires Souverains, Assavoir, de Babylone, de Perse, de Grece, et de Rome. Nouvellement mis en lumiere par feu Jean Sleidan, peu de temps avant son trespas*, [Genève], Chez Jean Crespin, 1557, p. 163). Voir à ce sujet Claude-Gilbert Dubois, « La finalité du monde et l'évolution de l'histoire. Le thème de "La succession des empires". Les théories d'interprétation de l'évolution du monde. Les commentaires sur le livre de Daniel », dans *La Conception de l'Histoire en France au xvi^e siècle (1560-1610)*, Paris, Nizet, 1977, p. 387-500 ; Mario Miegge, *Il sogno del re di Babilonia. Profezia e storia da Thomas Müntzer a Isaac Newton*, Milano, Feltrinelli, 1995, p. 7-100.

8. Par exemple chez Sleidan : « plusieurs Autheurs [...] nous ont redigé par escrit maints accidens des choses humaines, et diverses mutations des royaumes ». « A tresillustre Prince, Auguste, Electeur Duc de Saxe », dans *Histoire entiere de l'Estat de la Religion, et Republique, sous l'Empereur Charles V. Par Jean Sleidan*, [Genève], De l'imprimerie de Jean Crespin, 1558, f^o *3r^o (la première édition de ce texte date de 1556, mais elle ne contient ni l'épître de « Jean Crespin aux Lecteurs », présente dès la troisième édition de 1557, ni l'« Apologie de Sleidan », présente dès l'édition de 1558, à l'intérieur de laquelle même la dédicace du traducteur Le Prevost s'avère être plus longue). Ou dans les préfaces à ses histoires : « c'est comme un Sommaire de toutes les revolutions, establesemens, accidens variables, que la succession des temps a produits des et depuis le Deluge ». « Jean Crespin à tous vrayz amateurs de verité historique », dans *Les Œuvres de J. Sleidan*, op. cit., f^o *2v^o.

9. « Y a-il, bref, jamais eu telle confusion que celle que nous voyons maintenant ? Et voicy cependant la bonté de nostre Dieu, qui en ce grand desordre nous environne plus que jamais de sa lumiere » (J. Crespin, « A l'Eglise du Seigneur, et à tous ses vrais enfans espars entre les peuples et nations », dans *Histoire des vrayz Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f^o α2v^o). C'est le « conseil divin », la « providence », que l'on oppose au « cas d'adventure » (« Paul Eber de Kittingen, à Frideric Bernbec », dans *L'Estat de la Religion et Republique*, op. cit., f^o *2r^o), aux « cas casuels » (« Jean Crespin aux Lecteurs », dans J. Sleidan, *Histoire entiere de l'Estat de la Religion*, op. cit., f^o *2r^o), aux « cas fortuits » (« Jean Calvin au Lecteur Chrestien », dans *De deux monstres prodigieux [...] attestez et declarez l'un par P. Melancthon, et l'autre par M. Luther. Avec quelques exemples des jugemens de Dieu en la mort espouvantable, et desespoir de plusieurs, pour avoir abandonné la verité de l'Evangile*, [Genève], Chez Jean Crespin, 1557, p. 44).

10. « A tresillustre Prince Eberard duc de Wirtemberg et de Tecke, Comte de Mont-beliard, Jean Sleidan », dans J. Sleidan, *Trois Livres des quatre Empires Souverains*, op. cit., p. 3. Sur l'emploi de l'histoire profane afin de mieux éclairer le texte prophétique de la part des « maîtres » — Luther, Melancthon, Calvin — voir C.-G. Dubois, « La finalité du monde et l'évolution de l'histoire... », op. cit., p. 395 et 401 et M. Miegge, *Il sogno del re di Babilonia*, op. cit., p. 52.

toriographie n'a développé des méthodes critiques permettant de distinguer les faits des chimères antérieurement ou indépendamment des Grecs¹¹.

Or il est pourtant également évident dès le passage initial de notre intervention que la recherche d'une démarche censée conduire à la vérité ne peut que faiblement intéresser l'historien protestant, l'acte de connaissance, pour le peuple élu, n'ayant lieu que par l'illumination divine : « nous, au contraire, de grace divine illuminez ». Et alors pourquoi Thucydide¹² ? C'est justement ce que nous allons essayer de comprendre dans les pages qui suivent.

Reprenons donc notre travail là où nous l'avions laissé, et plus précisément à partir de l'une des quatre sections de notre étude précédente, consacrée à la notion de répétitivité, donc au problème de la prévisibilité de l'histoire. Si nous acceptons en effet la thèse avancée par Sleidan afin de justifier son recours à l'historiographie païenne, que « rien quasi ne peut advenir, dont quelque image n'ait été jadis pourtraite »¹³, nous devons forcément reconnaître à l'historien la possibilité de s'orienter à partir du passé pour s'engager dans la prévision d'événements futurs. Exactement comme Thucydide l'affirme au chapitre premier de la *Guerre du Péloponnèse*, lorsqu'en essayant de définir l'objectif de son œuvre, il souhaite qu'elle puisse servir à « voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en vertu du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies »¹⁴. Chez l'historien grec pourtant, comme nous l'avions remarqué, c'est « en vertu du caractère humain qui est le leur », ou, comme il dira ensuite, « tant que la nature humaine restera la même »¹⁵, c'est sur la seule étude

11. A. Momigliano, « Les Traditions hérodoteenne et thucydideenne », dans *Les Fondations du savoir historique*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 35.

12. Par exemple dans les toutes premières pages de l'histoire universelle de Sleidan : « comme dit Thucydide » (J. Sleidan, *Trois Livres des quatre Empires Souverains*, op. cit., p. 20) ; « selon qu'écrit Thucydide » (*ibid.*, p. 21) ; « selon Thucydide » (*ibid.*, p. 22) ; « Thucydide expose » (*ibid.*, p. 22) ; « Thucydide [...] a mis ceste guerre par escrit » (*ibid.*, p. 23) ; « Thucydide dit » (*ibid.*, p. 24) ; etc.

13. Thèse qu'on retrouve aussi dans la préface de Melanchthon à l'histoire du peuple juif de son élève Paul Eber — « la similitude des choses nous donne beaucoup d'avertissemens » (« Philippes Melanchthon au Lecteur », dans *L'Etat de la Religion et Republique*, op. cit., f° azr^o) — ainsi que dans celles de Crespin à l'ouvrage de Hainaut — « or ceci a esté fort bien dit par quelqu'un, que l'histoire est un thresor [...], duquel les hommes estans aidez, peuvent plus commodement manier les affaires semblables à ceux qu'ils trouvent redigez par les histoires, puis qu'ainsi est que presque tousjours semblables causes adviennent » (« Jean Crespin, à l'Eglise de Jesus Christ », dans [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), op. cit., f° a4v^o) — et à son martyrologe — « Y a-il en ceste procedure (changez les noms et qualitez des temps et personnes) chose qui ne soit executée en ceux des siecles derniers ? » (« Preface monstrant une conformité des persecutions, et martyrs de ces derniers temps à ceux de la premiere Eglise », dans *Histoire des vrays Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f° α4v^o) —.

14. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1953, livre I, XXII, 4, p. 15.

15. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, texte établi et traduit par R. Weil avec la collaboration de J. de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1969, livre III, LXXXII, 2, p. 57. Voir Jacqueline de Romilly,

du comportement des hommes donc, que se fonde cette stratégie. L'élimination de toute dimension surnaturelle est une condition nécessaire pour que l'histoire devienne prévisible, alors que chez Sleidan l'univers surnaturel et humain, loin d'être séparés, agissent en synergie et l'ombre de la divinité est là, même lorsque l'élément psychologique semblerait l'emporter sur tout autre argument. Ainsi, « l'infirmité des hommes », motif typiquement thucydéen, est par exemple invoqué par l'historien protestant à propos d'Alexandre le Grand, dont la mort, due à première vue à son incapacité de « porter modérément si grand avancement et abandon de fortune » va cependant bientôt se révéler comme la juste punition d'un homme qui avait voulu « presque estre adoré comme Dieu »¹⁶.

« Après la Bible il faut consequemment cognoistre tout ce qui est escrit des autres nations » avait déclaré Sleidan. Et cela ne signifie pas seulement que les épisodes bibliques et l'histoire s'influencent mutuellement, que les Saintes Écritures contiennent « l'état present du monde »¹⁷ et que les faits contemporains confirment et conditionnent à leur tour la lecture des événements illustrés dans le texte sacré. De sorte que si l'on affirme, comme Jean de Hainaut, que sous le gouvernement des papes l'Église « est devenue totalement la paillardie de laquelle est parlé en l'Apocalypse »¹⁸, c'est à la lumière de l'expérience d'aujourd'hui que l'on interprète l'Église d'hier ; phénomène par ailleurs très bien analysé du point de vue psychologique par Thucydide, lorsqu'à l'occasion de la peste d'Athènes il décrit le même mécanisme mental : « les gens réglaiant, en effet, leurs souvenirs sur ce qui leur arrivait »¹⁹. Quand on affirme, dans *L'Estat de l'Eglise* de Hainaut,

« La montée par l'abstrait : Les réflexions générales », dans *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris, Julliard, 1990, p. 61-104.

16. « Alexandre mit en son obeissance quasi tous les pays qui sont vers soleil levant, et transporta d'Asie en Europe la souveraineté de l'Empire, tellement qu'il erigea la tierce monarchie. Depuis il mena guerre aux Indes : mais il ne peut porter modérément si grand avancement et abandon de fortune (telle est l'infirmité des hommes) et comme il fist plusieurs insolences, et voulust presque estre adoré comme Dieu : estant arrivé en Babylone, il mourut d'une fièvre, ou selon les autres, de poison ». J. Sleidan, *Trois Livres des quatre Empires Souverains*, op. cit., p. 25-26. Un avertissement aux puissants de la terre, est l'exemplum d'Alexandre le Grand, comme celui de Nabuchodonosor qui le précède de quelques pages seulement : la Bible l'« apparie à un arbre atteignant jusqu'au ciel, couvrant de son ombre tout le monde universel », mais « Dieu a puny son orgueil » (*ibid.*, p. 18-19).

17. « Car là est descrit l'estat present du monde ». « Deux Oraisons de Jean Sleidan », dans *Les Œuvres de J. Sleidan*, op. cit., f° 241v°. Ce que Sleidan avait très clairement exposé dans son histoire universelle, profondément influencée par les données prophétiques du livre de Daniel : « toutes ces choses sont comprises es saintes lettres » (*Trois Livres des quatre Empires Souverains*, op. cit., p. 11) ; « voicy donc la premiere prophetie [...] revelée par Daniel : chose digne d'estre entierement fichée en la memoire : en tant qu'en peu de paroles elle comprend l'histoire de tout temps jusques à la fin du monde » (*ibid.*, p. 18).

18. [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., p. 242.

19. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1962, livre II, LIV, 3, p. 39.

que le « schisme des trois Papes [...] est un signe que ce siege de Babylone sera divisé en trois parties, comme il est dit en l'Apocalypse, et que de là viendra la ruine de l'Antechrist, et sa fin »²⁰, le jeu se fait bien plus complexe :

la prophétie figurative — a écrit Erich Auerbach — contient l'interprétation d'un événement intra-mondain par un autre ; le premier est le signe annonciateur du second, qui l'accomplit. Sans doute l'un et l'autre restent-ils des faits intra-historiques ; mais tous deux, dans cette perspective, ont cependant quelque chose de transitoire et d'incomplet ; chacun renvoie à l'autre, et tous deux renvoient à une chose future, qui n'est encore qu'attendue et qui seule réalisera leur vérité pleine, réelle et définitive.²¹

La prophétie, en somme, établit dans l'histoire l'ordre qui la rend intelligible.

Or, puisque l'extension géographique constitue avec la continuité temporelle le trait distinctif, la marque, de la vraie Église, à cet ordre dans le temps ne peut que correspondre un ordre dans l'espace dont il est possible de trouver encore une fois l'écho dans la citation initiale de Sleidan — « c'est luy qui les transfere puis à un peuple, puis à un autre » —, ainsi que quelques développements plus détaillés dans les textes des autres historiens, comme celui de Hainaut :

Fasciculus Temporum note icy reveremment la disposition admirable des jugemens de Dieu : comment tantost la foy prospere et s'augmente, tantost est agitée, vexée et diminuée en certains temps et lieux. Si comme Egypte, Arabie, Afrique et autres lieux sont occupez des Sarrazins. Et la foy (par maniere de dire) de là s'envole en Saxe à un peuple dur et Payen.

Ce que nous voyons aussi en ce temps present, l'Evangile est osté d'Alemaigne, et receu en Angleterre.²²

Ou bien :

L'empire Romain commence à aller en decadence : car cependant que les Chrestiens s'entrebattoyent, les Sarrasins occuperent Egypte et Afrique, et encores la tiennent. Et en l'espace de cent et vingt ans, toute l'Asie fut perdue pour les Chrestiens. Idem, la meilleure partie de l'Europe fut occupée à cause de l'avarice, dissention et nonchalance des Empereurs et des Papes [...].

20. [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, p. 471.

21. Erich Auerbach, *Figura*, Paris, Macula, 2003, p. 69.

22. [Jean de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise, avec le discours des temps, depuis les Apostres sous Neron jusques à present, sous Charles V*, [...], L'an 1556, f° 15v°. Le dernier paragraphe sera supprimé par Hainaut dans la seconde édition de 1557 (p. 195-196), alors que tout le passage est absent dans la version révisée par Crespin et ses collaborateurs.

Note par ceci que la France lors s'est augmentée, quand l'empire Romain en Orient est diminué. Ainsi le Seigneur donne vicissitude aux choses de ce monde.²³

Là encore la présence de la divinité donne un sens à des mouvements dont l'origine n'aurait pu être cherchée par Thucydide que dans des causes humaines, telles la densité de population ou des rivalités intérieures ; comme cela arrive d'ailleurs dès les toutes premières pages de la *Guerre du Péloponnèse*²⁴. Mais surtout, il s'agit bien là de lectures se prêtant à d'intéressantes applications à l'histoire présente : s'il est vrai en effet — comme il est dit dans la version révisée par Crespin et ses collaborateurs du texte de Hainaut — que « le Seigneur [...] après qu'il retire sa vérité d'un lieu, [...] envoie [les siens] en l'autre pour y faire son œuvre »²⁵, non seulement la persécution et le martyre pourraient être envisagés à l'origine de formes contemporaines d'évangélisation — les missions au Nouveau Monde par exemple²⁶ —, mais surtout ils ne pourraient plus être pris en considération pour justifier le recours à l'insurrection armée :

Vous vous pleignez — écrit Sleidan — [...] qu'on vous oste la doctrine de l'Évangile. Mais nul ne peut estre empesché de suyvre l'Évangile. Car telle doctrine n'est liée en certain lieu : ains librement elle voltige et se pourmeine par le monde [...]. Il n'est question d'occuper ou retenir le lieu par force : mais le faut quitter au Magistrat, comme au seigneur : et se transporter ailleurs, comme Christ enseigne.²⁷

Montrer l'ordre derrière le désordre peut constituer, en somme, non seulement une stratégie de défense — montrer que Dieu ne nous a pas abandonnés, que

23. [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, p. 187-189. Le dernier paragraphe, concernant la France, a été ajouté par Crespin et ses collaborateurs à partir de l'édition de 1562.

24. « On voit, en effet, que la Grèce actuelle n'était pas anciennement habitée de façon stable ; on émigrerait, dans les premiers temps, et tous quittaient facilement leurs résidences, sous la pression, chaque fois, d'éléments plus nombreux. Le commerce n'existait pas, [...] ils se disaient qu'en fait de nourriture, ils s'assureraient n'importe où de quoi satisfaire aux besoins quotidiens : aussi partaient-ils sans difficulté [...]. Plus que les autres, c'étaient les meilleures terres dont les occupants changeaient toujours : [...] l'Attique, aussi loin que l'on remonte, dut à son aridité d'ignorer les rivalités internes, et ses habitants restaient toujours les mêmes ». Thucydide, *op. cit.*, livre I, II, 1-5, p. 1-2.

25. [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, p. 577. Le passage n'est pas présent dans les éditions précédentes de 1556 et 1557.

26. C'est ce que Luther lui-même avait théorisé : « une loi providentielle règle, d'ailleurs, les progrès de l'Évangile : la persécution des chrétiens est le moyen dont Dieu se sert pour répandre la vraie religion ; comme une pierre jetée dans l'eau produit des ondulations multiples, qui se poussent l'une l'autre et s'agrandissent jusqu'à ce qu'elles parviennent au rivage, ainsi le chrétien, chassé en pays étranger, exerce une influence rayonnante sur les païens qui l'entourent » (Luther, *Werke*, Altenburg, t. VIII, p. 908, col. 1). Cité par Louis Capéran, *Le problème du Salut des Infidèles. Essai historique*, Toulouse, Grand Séminaire, 1934, p. 226.

27. J. Sleidan, *Histoire entiere de l'Etat de la Religion*, *op. cit.*, f° 75r^o.

nous continuons d'être le peuple élu — mais aussi une stratégie d'attaque contre les ennemis extérieurs et intérieurs, comme cela arrive de façon encore plus manifeste quand nos historiens, ayant recours au comparatisme religieux, établissent par exemple des « conformités » entre les déviations des Pharisiens et celles des religieuses de leur temps²⁸, entre les mœurs de la secte des Esséniens et celles des moines²⁹, entre les opinions des hérétiques arabes et celles des Anabaptistes³⁰, ou encore entre Sadducéens et Épicuriens³¹, « Ethniques » et Papistes³², Turcs et Catholiques³³, et ainsi de suite ; des analogies en somme qui ont, certes, le but de rétablir l'ordre, mais qui permettent en même temps de lancer de lourdes accusations transversales.

28. « Et veu qu'il est certain qu'és histoires les images et similitudes de tout temps se voyent, que le Lecteur regarde plus soigneusement ceste peinture des Phariséens : puis tourne la veue de costé et d'autre par les professions des hommes, considerant où principalement il trouvera semblables mœurs et opinions. [...] Quand par ceste conference tu auras apperceu qu'aussi maintenant il y a des Phariséens [...], les Phariséens chargeoyent les hommes de ceremonies sans nombre, [...] comme de nostre temps aux monasteres de Nonnains », P. Eber, *L'Estat de la Religion et Republique*, op. cit., p. 53-55.

29. [manchette] : « Esséens semblables aux moines d'aujourd'hui ». *Ibid.*, p. 61.

30. « Du regne de Philippe il y avoit des heretiques en Arabie, qui soustenoyent que les ames meurent avec le corps : et qu'ensemble ils resusciteront au jour du jugement [...]. Il y a aujourd'hui certains Anabaptistes qui disent que l'homme mort, son ame dort jusques au jour du jugement, qui est une heresie execrable ». [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., p. 61. Crespin et ses collaborateurs ont ici atténué la position exprimée par Hainaut vis-à-vis des anabaptistes dans les éditions précédentes de 1556 et 1557 : « De ce temps fut confondue l'heresie des Arabes par Origenes, lesquels soustenoyent que les ames meurent avec le corps, et qu'ensemble ils resusciteront au jour du jugement. Ceste heresie est aujourd'hui resuscitée és Anabaptistes, qui disent que quand l'homme est mort, son ame dort jusques au jour du jugement, qui est une heresie execrable et damnable » ([J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1556), op. cit., f° c3v° ; *L'Estat de l'Eglise, avec le Discours des temps, depuis les Apostres, sous Neron, jusques à present, sous Charles V* [...]. Le tout diligemment recueilly et reveu par Jean de Hesnault. L'an 1557, p. 50).

31. « Il appert que quelques Juifs profanes apporterent en Judée [...] des meschantes opinions qu'ils avoyent apprises des Payens, voire Epicuriens, [...] car il y a plusieurs choses qui se ressemblent. [...] Les Sadducéens, qui nient rester autre jugement apres la mort, retranchent la providence et justice divine d'une grande partie du genre humain, [...] [i]ls n'ont donc retenu sinon l'ombre des ceremonies en l'apparence comme bastelleries, ostans de fait la providence ainsi que les Epicuriens », P. Eber, *L'Estat de la Religion et Republique*, op. cit., p. 56-58.

32. « Les Papistes d'aujourd'hui, qui n'ont point honte de charger la verité de mesmes calomnies, que font-ils autre chose sinon emprunter ou renouveler les argumens des Ethniques ? », [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., f° 137v°.

33. « Les deux cornes donc de l'Antechrist se sont dressées incontinent l'une apres l'autre, assavoir celle du Pape et de Mahumet, et ont tousjours gaigné de plus en plus : il sera aisé de les comparer l'une à l'autre en leur doctrine et domination », [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., p. 192. Une stratégie d'attaque, la comparaison de l'ennemi avec le Turc, dont les protestants avaient été aussi les victimes, comme on peut aisément le constater à partir de l'examen de quelques manchettes insérées par Sleidan dans ses commentaires : « Luther comparé à Mahomet » (J. Sleidan, *Histoire entiere de l'Estat de la Religion*, op. cit., f° 46v°) ; « Les Prot[estants] appariez aux Turcs » (*ibid.*, f° 204v°) ; « les Protes[tants] tenus pires que Turcs » (*ibid.*, f° 300v°). Voir Bruna Conconi, « Chrétiens et Turcs : la comparaison des religions à la Renaissance », dans *L'Europa e il Levante nel Cinquecento. Cose turchesche*, éd. par L. Zilli, Padova, Unipress, 2001, p. 113-144 et bibliographie *ibid.*

Un inextricable réseau de fils reliant horizontalement dans l'espace et verticalement dans le temps les événements de l'histoire, qui a pourtant encore très peu à faire avec les observations apparemment très proches de Thucydide touchant les coutumes en usage chez quelques peuplades asiatiques de son temps : « en fait, bien d'autres traits montreraient que le monde grec ancien vivait de manière analogue au monde barbare actuel »³⁴.

La tentative d'établir des analogies entre les diverses phases de développement de différentes civilisations n'est encore une fois pour l'historien grec qu'un simple succédané apte à remplacer l'observation directe et, tout compte fait, à jouer le même rôle que celui que joue l'expérience empirique dans les sciences exactes. Uniquement dans ce sens, cette stratégie lui sert à se prononcer sur l'inobservable — à « voir clair — comme il l'avait écrit — dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, [...] présenteront des similitudes et des analogies » — ; à la différence des historiens crispiniens pour qui se prononcer sur l'inobservable a plutôt à faire avec ce qu'affirme Saint Paul dans *l'Épître aux Romains* (I, 20) — « ce qu'il y a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres » —, rentre donc plutôt dans le dévoilement progressif des plans divins : « ainsi la lumière petit à petit vient en avant, et gaigne sur les tenebres de la nuit »³⁵.

En tout cas, reconnaître le progrès d'une civilisation n'implique chez Thucydide aucun type de finalité, de direction, contrairement à ce que nous avons vu dans le passage initial de Sleidan, opposant païens et chrétiens, préoccupés, pour les premiers, par l'idée de découvrir l'éternel caractère cyclique de la vie et du monde — « comment toutes les choses de ceste vie consistent par chacun temps, se changent, et prennent fin » —, et sûrs, pour les seconds, de l'existence d'une « origine », d'un « arrest », d'un « advancement » « de toutes choses ». Ce qui est encore plus explicitement mis en lumière dans *l'incipit* d'un autre ouvrage édité par Crespin, *l'Etat de la Religion et Republique du peuple Judaique* de Paul Eber :

il n'y a point de doute que par un conseil singulier, Dieu eternel [...] a baillé aux hommes une perpetuelle histoire dès la creation des choses. Et ja soit que — et bien que — ce philosophe Democrite et ses semblables, qui ont songé une éternité du monde auparavant, ou bien des mondes innombrables, se moquent de ces principes des choses, et estiment tel recit fabuleux : nous nonobstant le tenons pour tresveritable. [...].³⁶

34. Thucydide, *op. cit.*, livre I, VI, 6, p. 5.

35. [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, p. 418.

36. P. Eber, *L'Etat de la Religion et Republique*, *op. cit.*, p. 1. Un renvoi aux théories mécanistes de Démocrite est aussi présent dans la préface d'Eber à Bernbec : « le genre humain n'est point né par cas d'aventure, et la nature des choses n'est point forgée par accident des atomes : mais Dieu par un certain conseil a créé les hommes » (f^o *2r^o).

Dieu a donc créé l'univers délibérément, selon un dessein qui ne prévoit nullement l'existence d'une pluralité de mondes évoluant de façon autonome et parallèle comme cela arrive aux civilisations de Thucydide ou comme il serait possible de rencontrer parmi les réflexions d'un apôtre du relativisme tel que Michel de Montaigne :

Epicure [dit], qu'en même temps que les choses sont ici comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles, et en même façon, en plusieurs autres mondes. Ce qu'il eût dit plus assurément, s'il eût vu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avec le nôtre, présent et passé, en si étranges exemples.³⁷

La « conformité » ne peut pas conduire à la justification de l'existence de réalités différentes ayant la même valeur — ce qui, par conséquent, porterait à théoriser que toutes les croyances sont également vraies et bonnes — ; elle est par contre à l'origine d'une prééminence qui va bien au-delà de la supériorité de la civilisation athénienne que Thucydide avait avancée à demi-mot, vu qu'elle est en étroite relation avec le rachat du peuple élu.

La prise de conscience de l'existence d'un plan, d'un ordre, change non seulement la perception et l'interprétation des événements historiques — « le champ d'expérience » — mais finit évidemment par influencer également « l'horizon d'attente », là où le sillon séparant nos auteurs de l'univers païen est destiné à se faire de plus en plus profond³⁸.

Pour Thucydide, l'effacement de la divinité des plans de l'histoire ne constitue pas la seule condition pour qu'une méthode puisse s'établir. D'autres forces, tout humaines, s'y opposent. Des forces irrationnelles, qui aveuglent l'homme, minent sa capacité à évaluer la réalité et lui empêchent de prévoir correctement les événements, au point de mettre en danger son existence même³⁹. Parmi les plus dangereuses, certes, il y a l'espoir, que la présence des notions « solides » de justice ou de force ne saurait rendre plus fiable : « une vengeance, en effet, ne connaît pas un juste succès du seul fait qu'elle répond à l'injustice, non plus que la force ne comporte une certitude du seul fait qu'elle donne bon espoir »⁴⁰,

37. Michel de Montaigne, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1967, II, 12, p. 238.

38. Reinhart Koselleck, « "Champ d'expérience" et "horizon d'attente" : deux catégories historiques », dans *Le Futur passé : Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en sciences sociales, 1990, p. 307-329.

39. J. de Romilly, « La vue d'en haut : Découverte des sciences de l'homme », dans *La construction de la vérité chez Thucydide*, op. cit., p. 105-141.

40. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1973, livre IV, LXII, 4, p. 43.

remarque l'historien grec pour qui les espoirs appartiennent en effet au domaine du hasard et se reposer sur eux revient par conséquent à s'en remettre à ses caprices : « le désir et l'espérance, l'un ouvrant la route et l'autre suivant, l'un imaginant l'affaire tandis que l'autre promet tout bas la faveur du sort, causent les plus grands dommages »⁴¹.

À vrai dire, même chez Crespin il peut arriver que l'espoir se présente sous l'apparence de mauvais conseiller, et, curieusement, cela arrive non pas, comme on s'y attendrait, quand un événement tant attendu se révèle désastreux, mais plutôt là où Dieu est intervenu en faveur de son peuple et — écrit l'auteur-éditeur dans son martyrologe — « tout a été poursuivi heureusement contre toute espérance humaine »⁴². Contrairement à Thucydide cependant, la nature humaine de ce sentiment constitue ici sa limite, le seul entendement s'avérant insuffisant à comprendre la réalité :

s'ils suivent le jugement de la raison, n'estimeront-ils pas que c'est peine perdue d'assaillir et combattre contre la Papauté, si bien munie à l'environ de palis et repars ? car ils penseront que l'espérance du Pape est forte et ferme [...]. Mais quand on vient à la lecture de l'Écriture [...] ⁴³

Prendre alors position, à la lumière des Saintes Écritures, « contre toute espérance humaine », ne signifie pas, selon le vœu de Thucydide, s'adonner à un calcul rationnel des rapports de force, mais demande par contre au croyant de se laisser aller à un sentiment de confiance inconditionnelle, absolue, de renoncement à toute aide humaine ainsi qu'à toute forme de résistance, pour un état d'abandon total et d'attente. Quitte à paraître fou aux yeux des autres : face aux païens vainqueurs — écrit Paul Eber — ces pauvres Juifs que pouvaient-ils paraître sinon des « misérables enchantez [...] par misérable superstition », « méprisez de Dieu, ou plustost punis à bon droit pour leur folie »⁴⁴ ?

41. Thucydide, *op. cit.*, livre III, XLV, 5, p. 32. L'espoir, qui même chez les poètes grecs apparaît souvent comme une dangereuse illusion, est amplement analysé dans le texte de Thucydide (voir notamment I, 70, 2-3, 7 ; I, 84, 4 ; I, 140, 1 ; II, 42, 4 ; II, 44, 5-6 ; II, 62, 5 ; III, 39, 3-4 ; III, 45, 5 ; IV, 10, 1 ; IV, 10, 1 ; IV, 17, 4 ; IV, 62, 3-4 ; IV, 65, 4 ; IV, 108, 4 ; VI, 78, 2 ; VII, 77, 1-4, VIII, 1, 1). Voir à ce sujet J. J. A. Schrijen, *Elpis. De voorstelling van de hoop in the griekse literatuur tot Aristoteles*, Groningen, J. B. Wolters, 1965, p. 99-119 et P. Huart, *Le vocabulaire de l'analyse psychologique dans l'œuvre de Thucydide*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 141-152.

42. J. Crespin, « A l'Église du Seigneur, et à tous ses vrais enfans espars entre les peuples et nations », dans *Histoire des vrais Tesmoins de la vérité de l'Évangile*, *op. cit.*, f° 33r°.

43. « Deux Oraisons de Jean Sleidan », dans *Les Œuvres de J. Sleidan*, *op. cit.*, f° 242v°.

44. « Paul Eber de Kittingen, à Frideric Bernbec », dans *L'État de la Religion et République*, *op. cit.*, f° 31r°. Et encore : « Les Ethniques aussi disoyent de la doctrine Chrestienne, ce qu'aussi aujourd'hui nos moqueurs et Epicuriens disent, c'est assavoir, Qu'elle est contraire à toute raison » ([Jean de Hainaut], *L'État de l'Église* (1562), *op. cit.*, f° 137v°-138r°) ; « la croix de Jesus Christ est devant le

L'histoire d'ailleurs, comme on l'a écrit, ne paraît rationnelle qu'aux vainqueurs⁴⁵ ; il ne reste aux vaincus que de renverser l'ordre présent pour transformer tout événement en signe, pour donner à tout ce qui est inacceptable un sens : il est question — écrit encore Crespin dans son martyrologe — « d'une façon nouvelle de veindre estant condamné »⁴⁶.

Pour l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* qui appartient aux vainqueurs — « c'est en peuple libre que les Grecs ont écrit leur histoire », a justement rappelé Momigliano⁴⁷ —, pour Thucydide qui croit dans la possibilité de la raison, de la prévision, de l'expérience de s'opposer aux pulsions irrationnelles qui font de l'homme une victime des événements, il est important de rappeler à son lecteur que même la certitude d'être du côté des justes ne peut légitimer son espoir. Pour le peuple élu, qui, quoique détenteur de la vérité, loin d'être le protagoniste des hauts faits des quatre Empires, les a plutôt subis, le dédommagement (si non pas la vengeance dont avait parlé l'historien grec) peut avoir lieu seulement grâce à la confiance en une redistribution future des destins. L'espoir qui, pour Thucydide, mettait en péril l'existence même de l'homme en le confiant à Fortune, est, pour celui à qui il est donné de connaître le plan divin, moyen de survivance : par la connaissance de la grâce « nous pouvons non seulement elever nos esprits contre toute adversité, qui nous pourroit advenir, mais aussi les confermer d'une trescertaine esperance de plus grans biens que nous attendons »⁴⁸. Sans espoir — de dés-espoir — par contre, on peut même mourir. Bien que paradoxalement il puisse arriver qu'un excès d'égard envers le plan divin

monde folie et scandale, de sorte qu'on s'en moque » (J. Crespin, « Preface montrant une conformité des persecutions, et martyrs de ces derniers temps à ceux de la premiere Eglise », dans *Histoire des vrays Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f^o α4r^o). C'est la « fureur » dont parle Montaigne (II, 2), comme Frank Lestringant nous le rappelle : « l'humanisme de la Renaissance aurait dû se scandaliser de cet éternel retour du martyre. C'est ce qu'il a fait souvent, comme en témoigne le sceptique Montaigne [...] : "quand nous oyons nos martyrs crier au Tyran au milieu de la flamme : C'est assez rosti de ce costé là, hache le, mange le, il est cuit, recommance de l'autre [...], certes il faut confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle" ». Frank Lestringant, *Lumière des martyrs. Essai sur le martyre au siècle des Réformes*, Paris, Champion, 2004, p. 9.

45. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole. 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971, p. 309.

46. J. Crespin, « A l'Eglise du Seigneur, et à tous ses vrais enfans espars entre les peuples et nations », dans *Histoire des vrays Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f^o α2v^o.

47. A. Momigliano, « Historiographie perse, historiographie grecque et historiographie juive », op. cit., p. 14.

48. « Preface de Jean Sleidan sur l'histoire de Froissart à Jean du Bellay Cardinal et Evesque de Paris », dans *Les Œuvres de J. Sleidan*, op. cit., f^o 261v^o. Comme Crespin le confirme dans sa préface au texte de Hainaut : « quelle bonne et heureuse issue ils doyyent attendre de Dieu, apres longues et fascheuses calamitez, s'ils mettent leur esperance en luy ». « Jean Crespin, à l'Eglise de Jesus Christ », dans [J. de Hainaut], *L'Etat de l'Eglise* (1562), op. cit., f^o a2r^o-v^o.

risque d'étouffer au lieu d'alimenter le sentiment qui nous avait permis de survivre. Que la providence en somme, et non pas le hasard, se révèle fatal. Une lecture différente du rapport entre espoir et nécessité qui est présente au sein du mouvement protestant et dont on peut trouver quelques traces dans les éditions crispiniennes. Par exemple au sujet du renégat padouan Francesco Spiera, qu'une interprétation trop stricte de la prédestination avait conduit d'après le luthérien Sleidan à la mort :

il tomba malade et de corps et d'esprit, et se commença à deffier de la misericorde de Dieu. [...] Mout d'hommes doctes venoyent tous les jours à luy, et s'efforçoient de gairir son esprit par tesmoignages de l'Escriture, qui nous declarent la grande misericorde Divine. Mais [...] le miserable deceda en tel estat et tel desespoir.⁴⁹

Alors que dans la version genevoise de Crespin et des collaborateurs qui reverront le texte de Hainaut, c'est pour avoir « renoncé à la verité de l'Evangile par luy cogneue » que Francesco Spiera « tomba en desespoir : [...] et quoy qu'on luy amenast les promesses de la misericorde de Dieu, [...] en ce desespoir finit piteusement ses jours »⁵⁰.

49. J. Sleidan, *Histoire entiere de l'Estat de la Religion*, op. cit., f° 368v°-369r°.

50. [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., p. 575-576 ; et, à la p. 582 : « Francisque Spiera, comme ci dessus est dit, craignant la tyrannie de ce bourreau, renia la verité de Jesus Christ, et mourut en un desespoir extreme ». « Il caso dello Spiera ebbe eco, perché i luterani lo adoperavano per mostrare che i calvinisti facevano morire la gente disperata ; i calvinisti a queste narrazioni contrapponevano altri racconti, come quello della morte del fornaio faentino Fanino Fanini, che aveva saputo resistere e affrontare il martirio ». Delio Cantimori, *Eretici italiani del Cinquecento e altri scritti*, Torino, Einaudi, 1992, p. 442. Ce n'est pas un simple hasard donc, si, à la différence de Fanino Fanini à qui un article du martyrologe crispinien est entièrement consacré (*Histoire des vrais Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f° 179v°-181r°), Francesco Spiera n'aura droit qu'à un bref renvoi : « penses-tu qu'il te pardonne plustost qu'à Spera, qui avoit renié Dieu, comme tu as ? Pensez, je vous prie, quel tourment est cestuy-ci : car je ne savoye que faire sinon que me desesperer » (*ibid.*, f° 505r°). « Après 1558, — remarque Gilmont — le climat change à Genève. [...] Aussi les réserves à l'égard de la Réforme allemande se durcissent-elles » (J.-F. Gilmont, *Jean Crespin*, op. cit., p. 127). Une autre publication, située du point de vue temporel (1557) entre les textes de Sleidan et Hainaut, pourrait également témoigner du changement en cours. Il s'agit du volume, auquel on a déjà fait référence (voir note 9), recueillant, outre les commentaires de Melanchthon et Luther sur deux monstres prodigieux, « Quelques exemples des jugements de Dieu en la mort espouvantable, et desespoir de plusieurs, pour avoir abandonné la verité de l'Evangile », dont l'« Exemple notable de desespoir en un certain italien, nommé François Spera » (p. 49-81), que Crespin reprend du « récit de Henry Scrimger préfacé par Calvin, [...] publié à Genève en latin et en français en 1550 chez Jean Girard » (J.-F. Gilmont, *Bibliographie*, op. cit., p. 83). Le passage de « ferme fiance et esperance d'immortalité » (p. 51) à « grand et extreme desespoir » (p. 66) semble être encore ici influencé par la doctrine de prédestination : « quant à tous les tesmoignages des saintes Escritures, que les autres luy amenoyent fidelement, saintement et de bonne affection, touchant la debonnaireté et clemence de Dieu, à cause de son Fils Jesus Christ, il confessoit bien qu'il les avouoit et approuvoit : mais cependant estimoit

Les interventions éditoriales de Crespin nous poussent vers quelques réflexions conclusives. Si d'un côté elles confirment en effet, après l'analyse des pièces liminaires, qu'une vision précise de l'histoire sous-tend la production de l'imprimeur genevois, de l'autre elles révèlent, à travers des renvois croisés, que celle-ci constitue une pièce unique et qu'elle est à lire comme telle⁵¹ ; ce qui est d'ailleurs confirmé par des considérations d'ordre non seulement interne, mais aussi externe au texte : le choix du titre de la traduction d'Eber par exemple, dont on a à juste titre souligné la similarité avec celui des commentaires de Sleidan⁵², ou bien le fait que presque tous les exemplaires de cet ouvrage retrouvés dans les bibliothèques européennes soient reliés avec *l'Estat de l'Eglise* de Hainaut⁵³. Que cette vision de l'histoire — comme Jean-François Gilmont l'a observé — n'ait rien d'original, ne peut, dans un certain sens, que rendre plus intéressante une opération culturelle, qui doit finalement être lue comme une sorte d'« adaptation » s'adressant à un public aussi large que possible⁵⁴. Un public qui, tenons-en

que ils appartenoyent seulement à ceux qui estoient du nombre de ceux que Jesus Christ reputoit pour ses freres bien aimez » (p. 73). Le récit de Scrimger s'achève pourtant par une condamnation de Spiera, « à savoir, qu'il n'y eut jamais exemple du jugement de Dieu plus certain ne plus redoutable contre l'impiété ou inconstance des hommes, proposé devant les yeux d'iceux » (p. 81). Et si d'après la préface de Jean Crespin au « Lecteur Chrestien » tous ces exemples ont le but de montrer « les effects des jugemens du Seigneur » (p. 44), le message que lui adresse tout de suite après Jean Calvin est inexorable : « soit que ce miserable homme Spera, ait esté alleché par flatteries, ou contraint par étonnement à renoncer la verité de Dieu, laquelle il avoit confessée : il nous est pour un bel exemple et instruction, que la confession de la sainte, et salutaire doctrine, de laquelle nous ne faisons pas grand conte, n'est pas de petite estimation devant le siege judicial de Dieu. Car aussi tost qu'il se laissa amener à ceste déloyalle dissimulation (comme les reprouvez ne cessent d'attirer péché sur péché) depuis il est tombé en diverses fosses, et s'est entortillé de plusieurs laqs de desespoir, jusqu'à ce que le malheureux s'est estranglé soy-mesme de speculations fantastiques » (p. 48).

51. Ce qu'on peut naturellement relever de façon plus systématique dans l'édition du texte de Hainaut revue par Crespin et ses collaborateurs : « dont ci devant en l'estat du peuple Judaique plus amplement nous en avons deduit l'histoire : à laquelle nous renvoyons le Lecteur » ([J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), *op. cit.*, p. 5) ; « qui en voudra cognoistre plus amplement, ait recours au livre des Martyrs que nous avons mis en lumiere » (*ibid.*, p. 449) ; « Le reste de ceste histoire, cherchez-le en Sleidan » (*ibid.*, p. 544) ; « voyez l'histoire de Sleidan » (*ibid.*, p. 551) ; « l'histoire est fidelement et amplement descrite au livre des Martyrs que nous avons mis en lumiere » (*ibid.*, p. 566) ; « Touchant les vrais Martyrs du Seigneur, [...] voy la 4. partie des livres des Martyrs » (*ibid.*, p. 597) ; « nous en avons amplement deduit l'estat [...] aux livres des Martyrs » (*ibid.*, p. 609).

52. « Le titre choisi pour cette traduction montre la volonté d'un rapprochement avec les commentaires de Sleidan », J.-F. Gilmont, *Bibliographie*, *op. cit.*, p. 141.

53. « Trois des quatre exemplaires retrouvés sont reliés avec *L'Estat de l'Eglise* de Jean de Hainaut, daté soit de 1562, soit de 1564 (Bibl. 62/3) ; cela indique la volonté de diffuser les deux œuvres ensemble », *ibid.*, p. 163.

54. J.-F. Gilmont, *Jean Crespin*, *op. cit.*, p. 187-188. Le manque d'originalité de son *best-seller* ainsi que son « but de vulgarisation pédagogique » avaient été soulignés par Claude-Gilbert Dubois quelques années auparavant : « pas de vues géniales, ni même originales : Sleidan n'est pas un chercheur ; ses idées sont de seconde main. On sent que Luther et Carion sont passés par là » (« La finalité du monde et l'évolution de l'histoire... », *op. cit.*, p. 438).

compte dans les considérations qui vont suivre, pourrait, du moins en principe, compter dans ses rangs quelques non-coreligionnaires.

« Ce n'est évidemment pas la redécouverte de la philosophie stoïque par une poignée d'érudits conversant et correspondant en latin à travers l'Europe en feu, qui a précipité les foules vers une mort librement acceptée », écrit Frank Lestringant dans son dernier *Essai sur le martyre au siècle des Réformes*. « Quel que soit le prestige dont purent bénéficier les modèles de Socrate et de Sénèque, — continue-t-il — on se doute que ces exemples comptèrent peu dans la détermination des nouveaux martyrs »⁵⁵. À cette fin, certes, s'avérèrent vraisemblablement plus utiles des ouvrages comme ceux de Crespin. Il est pourtant aussi vrai que dans le paysage culturel aucune résurrection n'est possible si elle ne répond pas aux exigences du présent. Et alors pourquoi Thucydide ? Comment se fait-il qu'un écrivain païen ait tant d'importance dans des ouvrages où l'histoire religieuse a manifestement le dessus sur l'histoire politique — « en écrivant les affaires de la Religion, il ne m'a été possible de laisser les causes politiques », semble se justifier Sleidan dans son *Apologie*⁵⁶ — ; pour des ouvrages que leurs auteurs mêmes n'ont aucune difficulté à définir comme des histoires ecclésiastiques⁵⁷ ?

Pour ce qui est de la matière traitée, nous les avons vus partir d'une position commune — nous les avons vus décidés, comme l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse*, à laisser le hasard aux portes de l'histoire — pour ensuite se diriger dans la direction exactement opposée, vers une abdication totale de la raison devant la volonté divine. Abdication qui rend la recherche des causes et de la vérité qui est à l'origine de la tentative thucydidéenne d'établir une méthode, tout au moins superflue. À quoi bon, en effet, élaborer une méthode apte à distinguer le vrai du faux, si on croit déjà être le seul détenteur de la Vérité ? Si — comme nous le remarquons à propos de la citation initiale de Sleidan — Dieu nous révèle par l'illumination ce qu'il juge nécessaire que nous sachions ? Plus qu'à la recherche de la vérité donc, c'est au « faire vrai » que semblent plutôt s'être intéressés les auteurs crispiniens. Plus qu'à rendre leur discours véritable, c'est à le rendre efficace, convaincant, que sert, en tant que garant, l'historien impartial par excellence. Pouvoir dont ils sont bien conscients, comme une des nombreuses interventions crispiniennes au texte de Hainaut semblerait le suggérer.

55. F. Lestringant, *Lumière des martyrs*, op. cit., p. 10.

56. « Apologie de Jean Sleidan, Laquelle il a faite un peu devant sa mort, pour rendre raison de toute son histoire », dans J. Sleidan, *Histoire entiere de l'Etat de la Religion*, op. cit., f° **2r^o. « The Thucydides as well as the Eusebius of early Protestantism » l'a d'ailleurs défini il y a quelque vingt-cinq années Donald R. Kelley dans « Johann Sleidan and the Origins of History as a Profession », *Journal of Modern History*, décembre 1980, 52, p. 573.

57. « Je vous y presente, en somme, la matiere d'une belle histoire Ecclesiastique », J. Crespin, « A l'Eglise du Seigneur, et à tous ses vrais enfans espars entre les peuples et nations », dans *Histoire des vrais Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f° α2v^o.

Il s'agit d'un bref passage où le pasteur genevois avait rappelé l'interdiction imposée aux Chrétiens par Julien l'Apostat de lire et étudier « sinon » — sauf — des livres païens⁵⁸ ; passage complètement dénaturé par les réviseurs, pour qui la défense de l'empereur romain touche par contre justement la tradition gréco-latine :

il fit defense aux Chrestiens en premier lieu de ne tenir escole des lettres humaines, ne livres de Philosophie ou Poesie : car il avoit ceste parolle en la bouche, Ces Galiléens (ainsi appelloit-il les Chrestiens) de nos escrits propres nous feront la guerre, s'ils en sont une fois armez.⁵⁹

Et c'est exactement ainsi, devons-nous imaginer, que l'auteur qui avait fait de la prévisibilité de l'histoire une conquête de l'esprit et qui avait défendu, avec orgueil, la possibilité pour l'homme de comprendre les lois qui la gouvernent en mettant en garde ses semblables contre les dangers de toute forme d'irrationalité — c'est seulement ainsi, pouvons-nous conclure — que Thucydide a pu devenir l'instrument d'élection des derniers peintres de cette grandeur divine qui — comme l'admoneste le martyrologe crispinien — « luit en l'obscur de l'humaine impuissance »⁶⁰.

Bruna Conconi, Université de Bologne

58. Jean de Hainaut, en révisant pour la deuxième édition de 1557 les notes manuscrites que le commissaire bernois Louis Michaut avait fait publier à son insu sous l'anonymat chez Crespin un an auparavant (voir J.-F. Gilmont, *Jean Crespin*, op. cit., p. 151), revoit en effet le passage quelque peu ambigu touchant l'empereur romain : « Il defendit que les Chrestiens ne deussent point lire, n'estudier livres et auteurs des Payens, n'enseigner aux escholes, sinon ceux qui adorent les dieux et deesses, dont lesdits livres parloyent », [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1556), op. cit., f^o e3r^o ; « Il defendit que les Chrestiens ne deussent point lire, n'estudier sinon és livres et auteurs Payens, n'enseigner aux escoles, sinon ceux qui adorent les dieux et déesses, dont lesdits livres parloyent », J. de Hainaut, *L'Estat de l'Eglise* (1557), op. cit., p. 83.

59. [J. de Hainaut], *L'Estat de l'Eglise* (1562), op. cit., p. 129.

60. « Sur la constance des fideles Martyrs de nostre Seigneur Jesus Christ, desquels il est fait mention en ce Livre », dans *Histoire des vrais Tesmoins de la verité de l'Evangile*, op. cit., f^o β6r^o.

